

UNE ÉCOLE DE LA PRIÈRE

Le Livre des Lamentations

par Joël E. GEISER, étudiant à la Faculté de Théologie
Protestante de Montpellier

Adapté d'un bref travail universitaire sous la conduite de J. Ansaldi, cet essai qui prolonge une brève analyse structurale du livre des Lamentations, cherche à décrire l'évolution du sujet priant, à travers une approche psycho-anthropologique. La mise en parole de la souffrance, l'évolution sémantique* et narrative des textes semblent suggérer l'existence de « mécanismes » dont la connaissance peut aider le croyant dans sa maturation spirituelle. Les cinq poèmes composant le livre des lamentations sont alors lus à travers cet angle d'approche.*

A évoquer le thème de la prière, nombreux sont ceux qui se tournent spontanément vers les Psaumes, pour y trouver exemple et inspiration. Notre travail, validation d'un cours et prolongement d'une réflexion personnelle sur la prière, veut au contraire prendre pour objet d'étude un écrit biblique peu connu et peu exploité : le livre des Lamentations. Cet écrit, succession de poèmes relatant tous l'évènement historique de la prise de Jérusalem et de la destruction du Temple par Nabuchodonosor en 587 av. J.-C., est néanmoins l'objet d'un usage liturgique puisque les Juifs le récitent au grand jeûne commémoratif le 9 du mois d'*ab*, et que l'Eglise catholique en fait usage pendant la semaine sainte, pour rappeler le drame du Calvaire¹. L'auteur reprend ici à son compte la forme littéraire de la complainte dont l'usage est commun à son époque et dans l'Orient ancien.

¹ Le genre littéraire n'est sans doute pas pour rien dans cette relative désaffection. Il s'agit de la complainte, genre apparu d'abord pour caractériser des manifestations de deuil, puis étendu par la suite à d'autres circonstances, telles les catastrophes nationales.

La tonalité se dégageant du texte, propre à exprimer la douleur, tient à un rythme poétique particulier appelé *qinah*. Au lecteur hébraïsant, la beauté architecturale de l'édifice littéraire ne peut échapper puisque les poèmes, de 22 strophes chacun, sont tous ou presque des acrostiches alphabétiques.

A travers ce travail, l'objectif primitif était une relecture de l'acte de la prière, visant sa revalorisation par intégration et dépassement des critiques apportées par l'histoire de nos sociétés et les sciences humaines. Une grille de lecture nous était fournie par J. Ansaldi pour effectuer une herméneutique* des récits de prière sous un angle spécifiquement psycho-anthropologique*. Il s'agissait alors, par une attention soutenue aux verbalisations, aux répétitions, à la dimension de temps présentes dans ces textes, de quêter une possible évolution de la prière, matrice à son tour d'une maturation de l'orant. Comment les objets de la demande évoluent-ils ? Comment, au travers même de ces demandes, émerge un désir qui est désir de communion ? Comment, d'une situation vécue unilatéralement et jugée insurmontable, le sujet parvient-il à inscrire sa singularité dans une antécédance assumable, dans une histoire plus large où elle prend sens, dans une communauté où le « je » devient « nous », s'ouvrant à la souffrance d'autrui ?

Ces questions et ce type d'approche ont conditionné le présent travail. Le lecteur y retrouvera aisément des problématiques ansaldiennes et une sémantique* psychanalytique. Nous ne voulons point ici mettre en débat cette méthodologie et ses présupposés, simplement en user – consciemment – pour la lecture de notre texte. Le cadre théorique a vocation à éclairer d'un regard neuf ce phénomène à la fois anthropologique* et religieux qu'est la prière, l'évaluation de sa pertinence ne pouvant avoir lieu qu'au terme du parcours. Le lecteur y est invité. Ainsi conçu, notre travail sur le livre des Lamentations vise moins à une étude exégétique* qu'à une approche pastorale où le texte biblique veut aider à une redécouverte de l'importance de la prière pour la vie du croyant.

ANALYSE DISTINCTE DE CHAQUE POÈME

Parce que chacun des cinq poèmes forme une unité en soi (imposée par l'acrostiche alphabétique) et parce que l'unité d'auteur et de temps du corpus des Lamentations n'est pas évidente, il nous paraît judicieux – et nécessaire méthodologiquement – d'analyser séparément chacun d'eux. Notre seconde partie s'emploiera à les comparer et à faire ressortir une possible macro-structure. Nous étudierons d'abord les chapitres 1,2 et 4, qui nous semblent posséder une affinité structurelle et littéraire, pour ensuite aborder les chapitres 3 et 5.

Dans notre recherche préparatoire, nous avons ébauché une analyse structurelle de chacun des poèmes. La mise en évidence des structures chiasmiques* nous a offert une trame qui, selon une herméneutique* convenable, peut être rapportée au parcours de l'orant*. Tel est un autre des postulats de notre travail. Par manque de place et parce qu'il ne s'agissait que de travaux partiels, nous n'avons pas jugé bon de reproduire ici les structures mises à jour. Le lecteur est ainsi renvoyé au texte biblique lui-même. Redisons notre projet : nous avons voulu, en étant attentif aux détails du texte et à son agencement, promouvoir une approche plus littéraire et psychologique qu'exégétique* des Lamentations, esquisser une anthropologie* de la prière plutôt qu'une dogmatique*.

Le chapitre 1

Le premier poème possède une structure chiasmique* classique qui dégage deux mouvements parallèles et inverses avec un centre commun. Etudions-les séparément.

Le premier parcours – comprenant les vv. 1 à 11 – s'intéresse à Jérusalem, accessoirement à Juda ou à la fille de Sion ; ceux-ci sont toujours mentionnés à la troisième personne du singulier. L'évolution thématique de ce passage peut être ainsi résumée :

- Jérusalem gémit et pleure, solitaire.
- elle compte ses pertes (déportation, plus de culte, joie des ennemis, déshonneur et faiblesse)
- elle se souvient, reconnaît que son péché est la cause du malheur, et pleure.
- nouvelle occasion de lamentation mais décentrée (sur l'ennemi qui s'enorgueillit, sur le sanctuaire souillé et la parole de Yahvé bafouée)
- appel à Dieu pour qu'il considère la situation présente (famine, mépris).

Commentons brièvement ce parcours. Nous remarquons incontestablement une évolution dans les mots de la prière : le gémissement du départ prend chair dans des termes qui expriment et tentent de comprendre le malheur, et s'achève sur un appel à Yahvé ; les pleurs sont devenus invocations même si la douleur et l'incompréhension demeurent. L'étape décisive semble bien être ce retour sur soi et sur son passé qu'exprime le v. 7 : « La ville se souvient de tous ses trésors datant des jours anciens². » Pourtant le souvenir ne serait rien sans l'interprétation qui est donnée de la

² Poétiquement la strophe a un vers de trop, mais il est significatif que ce surplus soit à l'origine du déplacement, et par là même rendu nécessaire.

situation présente : Jérusalem a péché. Cette confession exprimée donne sens au présent, elle inscrit la réalité dans le connu de l'Alliance (et par là même devrait permettre l'espérance d'un jour meilleur). La vraie confession du péché s'accompagne de contrition (« elle gémit, a honte de soi », dit le v. 8). La comparaison des premières expressions avec celles qui suivent, montre combien l'événement même de la confession des péchés peut être le moteur d'une maturation chez celui qui prie. En effet, les termes employés, décrivant les malheurs propres à la ville (et à ses habitants !) se modifient progressivement, permettant une vision moins restreinte de la réalité : l'idée qu'il n'est plus possible de faire de pèlerinage se transforme en une indignation face à la profanation du sanctuaire ; si l'auteur mentionne d'abord la joie des ennemis, il évoque ensuite leur enorgueillement ; de même si Yahvé a affligé, il est présenté maintenant comme celui qui devrait être affligé de ce que sa parole a été bafouée.

Le second parcours (vv. 12-22) est plus intériorisé ; le psalmiste s'identifie pleinement aux malheurs de la ville et du pays en utilisant désormais la première personne du singulier (et des adjectifs possessifs). Nous en proposons un découpage thématique, même s'il paraît moins net que le précédent :

- ma douleur est grande, Yahvé en est l'auteur
- il me tient, me refusant toute consolation et m'humiliant devant mes ennemis
- je dis la justice de Yahvé et ma rébellion
- ils m'ont trompé
- je me repens mais aussi gémis sans espoir
- traite mes ennemis comme tu l'as fait pour moi !

Ce fragment de prière nous semble plus confus et traversé par un dilemme d'où le psalmiste ne semble pas sortir. Il y a d'emblée l'affirmation massive que Yahvé est l'auteur du malheur, et tel un ennemi, il oppresse sans cesse, ne laissant pas d'espoir. D'un autre côté la justice de Dieu est proclamée ; elle est sauve puisque le malheur vient de la rébellion de l'homme. Pourtant cette confession de foi nous apparaît plus comme une vérité dogmatique que l'auteur veut affirmer – mais sur laquelle il bute – qu'une découverte intérieure et progressive, qu'un mouvement de foi. Il nous paraît, en ce sens, significatif que la suite du texte ne montre pas l'auteur sortir du dilemme : à la fois il réexprime sa rébellion, tout en accusant autrui (cherchant des boucs émissaires) et réclamant le donnant-

donnant pour ses ennemis. Faut-il parler d'échec de la prière³, à cet endroit du texte ? Contentons-nous de dire – prudemment – que l'esprit de l'orant* apparaît divisé, et qu'il ne parvient ni à expliciter ni à dépasser le clivage mis en relief.

Reprenons pour conclure le mouvement d'ensemble du poème. Le changement de pronom personnel (du *elle* au *je*) nous paraît significatif d'une appropriation ou intériorisation de la situation vécue, par l'identification de l'auteur avec la ville (et ses habitants). De même, toutes les lamentations culminent en un appel à Yahvé qui occupe le milieu du chapitre (vv. 11-12), place centrale dans la poésie hébraïque usant abondamment du chiasme*. Tel est donc l'élément le plus important pour l'auteur, celui vers lequel amènent toutes les autres strophes.

Le chapitre 2

Les thèmes du second poème peuvent être résumés de la façon suivante :

- le Seigneur a châtié Israël et est devenu son ennemi
- il a tout détruit : pays, palais, Temple ; il a anéanti tout ordre social (les trois offices)
- tous se lamentent et le cœur de l'orant* est broyé à la vue de la famine et des enfants qui en souffrent
- tes prophètes t'ont trompée, tes ennemis se réjouissent, Dieu même n'a fait qu'accomplir sa parole
- ne cesse pas de te lamenter et de crier au Seigneur au sujet de la famine
- c'est toi, Seigneur qui tues. Toi, tu pousserais à l'horreur de l'anthropophagie ?

Un regard panoramique sur le poème montre qu'en son centre se situe l'expression déchirante du sentiment de l'auteur face à la famine qui n'épargne personne. Son cœur s'émeut tout particulièrement des plaintes des enfants affamés et que les mères ne peuvent faire taire. Devant la tragique réalité, l'auteur épanche son cœur et ne peut que convier ses lecteurs à la lamentation. Yahvé n'est plus présent au centre du poème, comme au ch. 1 ; il apparaît désormais tout au long du texte. C'est lui qui est l'origine de ces malheurs, lui qui est devenu l'adversaire de Jérusalem.

³ Pas dans le sens d'un non-exaucement de Dieu, mais celui d'une non-évolution de l'orant*. Le lecteur attentif aura en effet remarqué que nous considérons ici la prière uniquement du côté de l'homme, sans préjuger aucunement de l'approche divine, et par là, de l'attitude de ce dernier devant les prières qui lui sont adressées.

Une évolution est néanmoins perceptible entre la première et la seconde partie : il est question de Dieu d'abord à la troisième, puis à la seconde personne du singulier. Avec le temps, la plainte se fait donc plus personnelle. L'orant* s'est rapproché de Yahvé, ou du moins, naît et s'exprime le désir d'une présence divine. Pourtant, rien n'est enlevé au drame de la situation ; celle-ci semble désespérée et surtout insoluble puisque le Dieu que l'on implore est justement du côté de l'ennemi. Malgré l'absurdité apparente de la situation, l'auteur, par la persistance de sa prière à Dieu, nous donne l'exemple de la persévérance : laisse crier ton cœur vers le Seigneur, dit le poète au v. 18, ne t'accorde pas de répit, tout le jour et la nuit épanche ton cœur devant la face du Seigneur (v. 19). Cette persévérance « malgré tout », ces paroles lancées à un Dieu conçu comme absent ou ennemi, ont à long terme pour l'orant une importance qu'on ne peut sous-estimer. Une telle prière persévérante, dite devant Dieu (*Coram Deo*, selon l'expression chère à Luther) est le passage obligé de toute maturation de l'orant aux prises avec des situations incompréhensibles et durables.

Le chapitre 4

Nous divisons également ce poème en deux parties et faisons remarquer que leurs contenus respectifs diffèrent notablement. La première peut être résumée comme suit :

- la richesse et l'honneur du royaume sont anéantis
- les forces vives (les fils de Sion) comme les forces d'avenir (les enfants) dépérissent
- la famine et la soif touchent tout le monde
- puisque le malheur perdure, la faute de Jérusalem dut être immense
- l'élite de la nation se meurt
- la mort par l'épée eût été préférable, les femmes vont jusqu'à cuire leurs enfants
- c'est le comble de la fureur de Yahvé.

La défaite et la destruction laissent place à la famine parmi la population non déportée. Famine et soif sont maintenant l'objet d'une préoccupation permanente et se trouvent évoquées tout au long du passage. L'auteur est particulièrement attentif aux enfants mais aussi aux élites et forces vives de la nation qui sont ainsi décapitées (l'accent est donc un peu plus politique). La situation est telle qu'on observe des cas d'anthropophagie. Cette réalité nouvelle qui émerge, et qui dure – avec tout son côté dramatique – amène de nouvelles réflexions, impose de nouvelles

justifications. La déclaration centrale proclame donc l'extrême gravité de la faute du peuple – pire que celle de Sodome – et explique par là même l'acharnement du malheur, sa persistance.

La seconde partie a un caractère nettement plus politique et historique, en dépeignant la triste condition faite aux nobles et aux princes, en imputant la défaite aux prophètes et aux prêtres et en évoquant la fuite manquée du roi Sédécias. Nous la résumons ainsi :

- l'impensable est arrivé : Jérusalem est tombée
- la faute est aux prophètes et aux prêtres
- pas de secours possible : c'est la fin (politique)
- l'adversaire était plus rapide, le roi a été pris
- le tour viendra pour nos ennemis.

L'horizon de l'orant* apparaît comme totalement fermé. Ce en quoi il avait mis tout son espoir a été anéanti. Aucune ouverture, qui permettrait une évolution de la situation et un changement psychologique, n'est perceptible. Dès lors se mettent en place des attitudes de fuite : mise en accusation d'autrui, apaisement par le malheur partagé... Les problèmes s'en trouvent déplacés, mais non résolus. Cette prière « échec » ne présume cependant en rien d'une évolution future, qui nous reste inconnue.

Le chapitre 3

Ce troisième poème, à l'alphabétisme plus exigeant (triple, puisque chaque lettre de l'alphabet hébreu se trouve trois fois de suite, et non plus une seule, en début de vers), se démarque des autres quant à la tonalité. Ce qui caractérise ce texte rempli de réminiscences des Psaumes, du livre de Job et du deutéro-Esaie, est la note très personnelle des sentiments exprimés⁴. Dans nos travaux préliminaires, nous y avons décelé trois

⁴ E. Dhorme, in « Introduction au livre des Lamentations », *La Bible*, Ancien Testament, T. II, Ed. de la Pléiade, résume ainsi le poème : après une description imagée des souffrances subies par l'auteur, celui-ci crie son désespoir à Yahvé, désespoir qui se meut alors en une prière fervente au souvenir des miséricordes divines. Aux vv. 40-42, le poète s'adresserait à ses compatriotes, les invitant à se convertir. A. Gelin, dans le *Supplément au Dictionnaire de la Bible, SDB*, note une bifurcation de la prière au v. 40. Le passage soudain à la première personne du pluriel serait l'indice d'une lamentation devenant collective. Des bifurcations de ce type semblent se retrouver dans de nombreux Psaumes. Cette explication est intéressante. De son côté, E. Dhorme explique ce passage à la première personne du pluriel par la nécessité d'avoir trois fois la consonne nun au début des vers. Dans le cadre des structures que nous avons dégagées, la remarque de Gelin ne trouve pas d'appui.

parties (vv. 1-24, 25-42, 43-66) ayant chacune une structure chiasmique* propre. Proposons une progression thématique pour chacun d'eux ; et d'abord pour le premier :

- je suis dans la misère, il me brise sans cesse
- il touche mon corps, m'enferme
- j'ai été la cible de sa colère
- mon âme se morfond, mon cœur crie
- ... et se rappelle son espérance : Yahvé est miséricordieux.

Le centre de cette lamentation est la parole du poète : il m'a atteint, il m'a brisé, il m'a comme transpercé d'une flèche. L'expression des actions de Dieu dans la vie de l'orant – actions éminemment douloureuses – revient sans cesse. Le nom de Yahvé n'apparaît véritablement qu'à la fin du morceau. Cette disposition est typique et se retrouve par exemple dans le livre de Job. Nous dirions, au regard de notre approche, que l'insistance dans la prière, dans l'évocation des souffrances ressenties, conduit à l'invocation du Nom et au rappel de la miséricorde divine, ceci *via* la méditation du cœur.

Les quatre strophes des vv. 25 à 42 forment un autre moment de la prière :

- l'homme doit subir en silence et attendre le secours de Yahvé
- même après sa colère, il a compassion et il voit
- c'est le Seigneur qui parle et qui commande
- élevons donc nos cœurs et repentons-nous.

Nous sommes passés ici d'une expression libre de la lamentation à une attitude toute de piété et de soumission : que sommes-nous devant Dieu pour oser parler ? Notre seule expression adéquate est une humiliation silencieuse. Ce Seigneur qui se met en colère (pour des raisons souveraines qu'il ne nous appartient pas de juger ; de fait, aucune n'est mentionnée) peut aussi être miséricordieux s'il le désire. Notre vie et notre bonheur ne dépendent que du bon-vouloir divin. Cette position de l'orant*, toute de foi et exaltant la souveraineté divine, peut aussi devenir perverse. Tout oscille ici entre une juste désappropriation de soi et de ses problèmes, et un anéantissement pur et simple du sujet humain ; entre un silence nécessaire qui fait passage vers d'autres mots et une mort de la prière par défaut de langage. L'introduction du tutoiement (et donc d'une certaine intimité avec le divin) dans la dernière strophe nous laisse-t-elle espérer un évitement des extrêmes ?

Résumons, enfin, le troisième moment :

- ta colère s'est répandue sur nous
- nos ennemis ricanent
- je pleure en attendant Yahvé
- j'ai crié et tu as entendu
- tu as vu
- tu as entendu les insultes des autres
- ta colère les exterminera.

Le tutoiement est employé d'emblée et ponctue tout le texte. Au centre du passage, c'est le cri du croyant qui résonne : « J'ai crié ma détresse à toi », cri auquel vient s'ajouter l'assurance que Yahvé a entendu. A la parole de l'homme (« j'ai dit : je suis abattu ») répond celle de Dieu (« ne crains pas »). La douleur et l'appel suppliant se sont exprimés dans des mots ; au moyen de ceux-ci (à travers eux ?), l'orant* a pu discerner les mots-mêmes de Dieu venant comme une réponse pour apaiser. Il en a été transformé. Le voilà confiant, sûr que Dieu a vu et entendu, qu'il est à ses côtés.

La reprise des trois moments étudiés est fort instructive. Il nous semble qu'elle dit quelque chose de cette maturation de la prière que nous étudions. A la lamentation suit la soumission et l'attente silencieuse, pour se transformer ensuite en invocation et assurance intérieure de la réponse. Nous pourrions, en reprenant les idées centrales de chaque moment, discerner une sorte de « dialectique* hégélienne* » (aboutissant à l'union du sujet humain et de la volonté divine éminemment objective) : je souffre – Dieu est tout puissant – je crie et il entend ! Enfin, signe d'une intimité de plus en plus grande entre l'orant* et celui qui est prié – signe peut-être aussi d'émergence d'un désir de présence –, le texte passe successivement d'un Dieu interpellé à la troisième personne, à un Dieu tutoyé, venant enfin nous retrouver au « fond de notre fosse ».

Le chapitre 5

Le chapitre 5 est une très pure lamentation collective. Elle se déroule selon le plan suivant : interpellation de Yahvé – exposé de la misère nationale (avec insertion d'une réflexion religieuse aux vv. 7 et 16) – appel à Yahvé⁵. Cette lamentation adressée à Dieu par l'auteur – et au nom de

⁵ Pour plus de détails, voir A. Gelin : « Lamentations », *Supplément au Dictionnaire de la Bible* (SDB), T. 5, col. 237-251..

tous ses frères – ne suit pas le rythme de la *qinah*. Nous en résumons ainsi le contenu :

- souviens-toi, Yahvé, de notre situation
- nous n'avons plus d'héritage et sommes orphelins
- nos pères ont péché
- nous sommes esclaves, nous avons faim
- le déshonneur est sur tous
- plus de force, plus de joie
- nous avons péché
- Yahvé, ton trône subsiste à toujours
- renouvelle ton alliance avec nous.

L'emploi de la première personne du pluriel, comme le contenu même de cette prière – applicable à tous – lui donne son caractère collectif. Le déshonneur, mentionné au centre du poème, porte sur tout le peuple et touche autant les femmes que les hommes, les jeunes que les vieillards. L'objet central de la plainte – qui demeure la famine – s'adresse lui aussi à tous. Les vv. 7 à 16 témoignent, à notre avis, d'une fantastique évolution. Le texte passe d'une affirmation des péchés des pères – péchés dont la communauté présente aurait à subir les conséquences – à la confession du propre état de péché du peuple actuel. La communauté se reconnaît semblable à ce qu'ont été ses pères et assume plus facilement son état au travers de cette filiation. Il est également intéressant de remarquer que cet ensemble – formé par les vv. 7 à 16 – est lui-même encadré par un ensemble plus vaste. Il y a ainsi inscription de la prière communautaire présente dans l'histoire plus large du peuple d'Israël ; il y a éclairage du présent par les promesses et hauts faits passés de Dieu : on demande à Yahvé de se souvenir, on évoque l'héritage, on veut revenir aux jours d'autrefois, surtout on fait allusion à la situation originelle du peuple en Egypte (cf le joug sur le cou, l'état de fugitifs, la main tendue vers l'Egypte pour avoir du pain à satiété...). Il y a donc bien relecture de la situation présente à partir d'une histoire passée inscrite dans la mémoire collective.

ANALYSE D'ENSEMBLE ET VISÉE ÉDITORIALE

Après cette lecture au fil du texte de chacun des poèmes, nous voulons proposer une vision plus globale de l'œuvre des Lamentations. De fait, parce que nous touchons ici à la question de l'unité littéraire et aux motivations des possibles compilateurs, notre propos – sujet aux conjectures – se voudra davantage suggestif qu'affirmatif. Comme un

postulat⁶ – criticable – nous suivrons l'opinion de Dhorme qui évoque l'existence de trois auteurs différents relativement aux chapitres 1, 2 et 4, au chapitre 3 et au chapitre 5, écrivant tous trois à la suite de la catastrophe de 587 av. J.-C. Avant de reprendre nos poèmes dans leur agencement canonique, une remarque nous paraît devoir être faite quant au genre des lamentations⁷. Ce genre littéraire a déjà une histoire, à la fois israélite et proche-orientale⁸, avant d'être emprunté par nos auteurs. La composition des Lamentations – malgré le caractère douloureux et éminemment singulier de la situation – trouve à s'inspirer de modèles littéraires ambiants. Le cadre imposé, et nous l'avons vu, très contraignant de la lamentation, n'empêche nullement l'expressivité profonde et belle des auteurs. Sans doute, l'exercice qu'ils se sont imposé a-t-il été pour eux occasion d'une certaine sublimation de la douleur.

La progression thématique des chapitres 1, 2 et 4

Ces chapitres nous semblent d'une même texture. Ils témoignent entre eux d'une évolution de la prière, de ses thèmes et de ses expressions. Ils esquissent une évolution de la situation même et donc un probable étalement de leur composition dans le temps. En effet, les préoccupations changeantes de l'orant* semblent faire droit à des temps différents, et à une dramatisation progressive de la situation. Le chapitre 1 se lamente sur la chute de Jérusalem, évoque l'humiliation et le désespoir qu'elle entraîne. Le chapitre 2 se consacre à la description de la désagrégation de toutes les structures sociales, politiques et religieuses conséquentes à la disparition du Royaume de Juda. Le chapitre 4 s'étend sur les conséquences de la famine et sur la population ainsi décapitée. Une politisation progressive de la lamentation peut être notée : absente dans le premier poème, celle-ci pointe dans le second par une attaque du sacerdoce prophétique, ou surtout de l'attitude de ses dépositaires ; elle est manifeste dans le quatrième où l'on rend prêtres et prophètes responsables du malheur et où la fin du sacerdoce royal est évoquée avec tristesse.

L'étude des centres chiasmiques* nous a montré que le premier chapitre privilégiait un appel à Yahvé pour qu'il regarde la situation de son peuple ; le second chapitre (Dieu étant maintenant mentionné dans tout le corps du poème) met en avant le cri de l'orant* face à l'horreur de la

⁶ Notre étude des chapitres précédents nous incline à penser qu'il y a diversité d'auteurs, mais nous ne cherchons aucunement à en apporter ici la démonstration.

⁷ Nous renvoyons le lecteur, pour plus d'information sur la diversité du genre « lamentation », à la typologie développée par H. Gunkel (dont un bref résumé est donné dans le *SDB*).

⁸ Les auteurs parlent habituellement d'influence babylonienne et d'une possible influence sumérienne.

famine (et la possibilité d'en venir même à l'antropophagie) ; dans le troisième, l'auteur, prenant en compte la durée (la persistance de la famine), se sent obligé d'expliquer d'une manière nouvelle et plus adéquate cette situation et d'accroître en conséquence les péchés des Israélites, qui auraient déclenché la fureur divine (l'antropophagie est devenue un fait, tant la situation de la population est dramatique). Cette évolution historique, cette pérennisation du malheur, nous la voyons inscrite au cœur de ces trois poèmes et de leur agencement. La prière ne peut qu'en être affectée et refléter la manière dont le poète affronte et intègre changements et durée.

L'insertion atypique du chapitre 3

Si la forme du troisième poème correspond aux précédents (acrostiche alphabétique), la ressemblance semble s'arrêter là, et l'on s'étonne au premier abord qu'il ait été ajouté, et qui plus est inséré entre le second et le quatrième chapitre. Il serait bien aléatoire de lancer des raisons historiques sur l'insertion de cette lamentation⁹ doublement singulière : individuelle quant à sa forme (emploi de la première personne du singulier), propre quant au fond (sujet particulier, forte opposition entre l'individu et les autres).

Pour notre étude, nous retiendrons comme significative la présence d'un texte à caractère plus personnel au sein de prières soit communautaires, soit dont le thème est partagé par l'ensemble du groupe. Ainsi pris dans le cadre d'une liturgie commune où les préoccupations de la communauté sont apportées ensemble au Dieu prié, chaque croyant trouve l'occasion d'une prière personnelle dont il peut s'approprier plus pleinement les thèmes et les expressions. Sa place au centre du livre (et malgré la coupure des trois plaintes qu'elle occasionne) est à ce titre pleinement justifiée.

Le chapitre 5 : ouverture et cadrage

Le cinquième poème possède les caractères inverses du troisième. Il n'est pas un acrostiche alphabétique, mais son contenu se rapporte aisément à la catastrophe qui vit la disparition du Royaume de Juda. Il a donc toute sa place dans le recueil. Dhorme suggère d'expliquer son ajout par la volonté de parvenir au chiffre de cinq poèmes, à l'image des cinq livres du Pentateuque. Dans la perspective qui est la nôtre, nous dirions

⁹ Les commentateurs avancent diverses explications : entre autres les vv.40 à 51 (pour Dhorme, plus spécifiquement les vv. 48 et 51 qui évoquent la « fille de mon peuple » ou « les filles de ma ville ») à caractère plus communautaire – du fait de l'utilisation de la première personne du pluriel – expliqueraient qu'on ait recueilli ce poème individuel avec les autres, en vue d'une liturgie nationale.

qu'il récapitule les prières précédentes et les joint en une lamentation commune où la communauté se reconnaît une et prise dans une commune histoire. Le « je » de la lamentation se voit mué en un « nous » de la communauté historique croyante, qui s'inscrit lui même dans l'épopée de l'Alliance initiée par les Pères. Par cette ouverture et ce mutuel soutien dans l'épreuve, par la constante réappropriation de la tradition qui peut donner sens au présent, l'épreuve se voit relativisée ; tout au moins mieux assumée.

Canonisation et usage liturgique du livre

Notre travail n'aurait pas existé si ces textes n'avaient pas été écrits et conservés. Ces poèmes seraient passés inaperçus si, témoins d'un événement si marquant pour la conscience collective du peuple Juif, ils n'étaient devenus moment d'une prière commune dans la vie liturgique d'un peuple. Si comme les Psaumes, ces textes sont si parlants pour les croyants – de tout temps et au-delà du judaïsme – c'est bien parce qu'au travers de la vie de prière de ses auteurs, naît une vie de prière dans le lecteur, hier comme aujourd'hui. Cet emprunt de mots, cette appropriation possible pour sa prière de paroles devenues liturgiques est occasion d'enrichir sa relation dialogale au divin, et plus simplement, moyen de maturation psychologique.

Ces textes que, pendant des siècles, les Juifs ont chanté au Mur des Lamentations, dans la Ville Sainte, nous avons essayé d'en dévoiler quelque peu la richesse et la profondeur. Nous avons vu combien les difficultés de la composition en vers acrostiches n'altéraient en rien la spontanéité de l'expression poétique du deuil national. Nous nous sommes surtout consacrés à déceler au travers des mots de l'orant une possible évolution de sa prière comme de sa propre subjectivité au moyen d'une lecture psycho-anthropologique*.

En travaillant volontairement sur un livre biblique qui, de prime abord, et par son contenu, ne serait guère choisi comme modèle pour une réflexion sur la prière, nous avons voulu secouer des préjugés et montrer qu'un regard lucide et fin sur des situations de malheur – dont nous ne sommes jamais à l'abri –, comme sur les expressions de violence – dont la présence dans le texte sacré nous gêne plus qu'autre chose –, est porteur de promesse et d'avenir. Il est possible de prier avec l'auteur des Lamentations ! C'est prier que d'oser exprimer sa souffrance et l'absurdité qui nous submerge parfois, en sachant non seulement qu'un Dieu écoute et répond – ce que comme chrétien, je crois – mais que l'expression-même de ces paroles, dites dans l'authenticité avec soi-même, dans la

persévérance et devant Dieu, peut amener à une maturation de la foi, voire à une guérison intérieure. En ce sens, le livre des Lamentations devient alors une « école de la prière ».